

IMBOLC

KETTY ORAIN-FERELLA

Grimoires des Sabbats





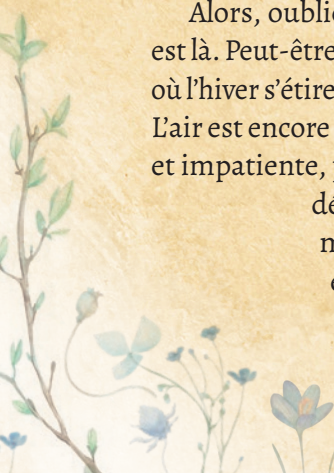
Bienvenue dans l'univers d'Imbolc

.....

Approchez-vous, laissez le crépitemment du feu réchauffer vos mains glacées tandis que dehors, l'hiver tisse son manteau d'argent sur le monde endormi. Entrez, n'ayez crainte, refermez doucement la porte derrière vous et laissez le froid sur le seuil. Prenez place près du foyer, là où la lumière vacillante des flammes danse sur les murs de pierre. Tenez, prenez cette tasse entre vos mains, laissez sa chaleur s'infiltrer doucement à travers vos doigts engourdis, puis fermez les yeux un instant... Écoutez. Le vent, au-dehors, fredonne une mélodie ancienne. L'entendez-vous ? Oh, je vous raconterai volontiers cette histoire si vous le souhaitez ! Celle du royaume enchanté de l'Hiver et de la saison d'Imbolc. Mais peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler ?

Imbolc, c'est ce murmure d'espoir dans l'obscurité de l'hiver, cette lueur fragile qui perce l'ombre des longues nuits. C'est la promesse chuchotée par la terre, la caresse du gel qui sculpte des merveilles éphémères sur les vitres givrées. C'est le soupir du sol gelé qui, en silence, prépare l'éveil du monde. Ce grimoire vous propose de vous embarquer pour ce voyage. Il est une clé ouvrant la porte d'un royaume oublié, parfois méprisé. Page après page, je vous révélerai cette magie unique, dans l'espoir que vos yeux, à leur tour, s'ouvrent à ce qui a toujours été là, juste devant vous. Là où beaucoup ne voient que froid et contraintes, il existe une beauté profonde, un chant silencieux que seuls les cœurs attentifs savent entendre. Puisse ce livre vous guider vers cette redécouverte et faire naître ou renaître en vous l'émerveillement d'un hiver enfin réenchanté !

Alors, oubliez un instant la peur du froid, et regardez autour de vous. Imbolc est là. Peut-être l'appellez-vous la *Chandeleur*, cet instant suspendu au seuil de février, où l'hiver s'étire lentement, laissant entrevoir les premières promesses du printemps. L'air est encore glacé, et pourtant, sous la terre endormie, la vie palpite déjà, secrète et impatiente, prête à éclore à la moindre caresse du soleil. De frêles perce-neige, déjà, défient la saison sombre alors que dans les cuisines, une autre magie opère. Nous y préparons joyeusement des crêpes, rondes et dorées comme le soleil, comme un défi au ciel gris au-dessus de nos têtes.

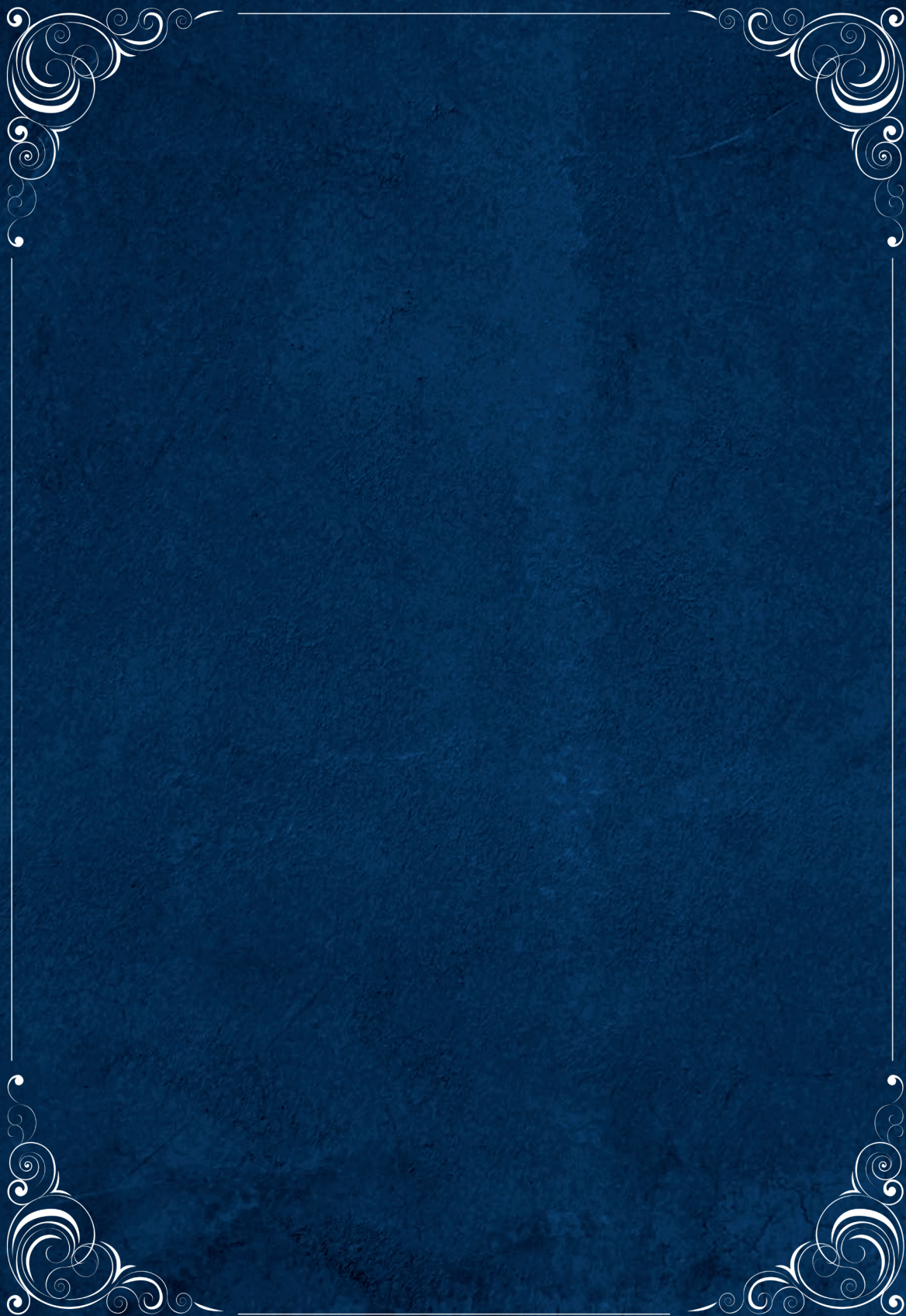


Ce grimoire est une invitation à changer de perspective et à (re)découvrir les trésors cachés de la fin de l'hiver. À travers ces pages, vous trouverez donc une vision à la fois historique et magique des traditions de février, mais ce sera aussi l'occasion de vous reconnecter à un héritage ancien tout en le réinventant. Chaque rituel, chaque pratique, chaque symbole y trouve un écho profond dans le présent, tissant un lien vivant entre le passé et notre quotidien.

Prenez donc place à mes côtés pour entrer dans l'univers d'Imbolc. Ce royaume se situe à la lisière entre l'ombre et la clarté. Gageons qu'en franchissant cette porte, un vent de renouveau soufflera sur votre vie.

*Quelle que soit votre posture, sorcières, sorciers,
païennes, païens ou simples curieux..., soyez
les bienvenus !*





PARTIE I
CADRE
TEMPOREL

CHAPITRE 1 :

Premières lueurs

Je ne saurais vous dire s'il s'est passé six semaines ou six mois depuis Yule. Comme s'il était lui-même las et fatigué, le temps a ralenti sa course jusqu'à adopter un pas lourd et désabusé. Janvier, cette traversée interminable sur fond gris, semble ne jamais devoir finir. Y aurait-il des chemins de traverse, des détours dans les couloirs insondables du temps qui refermeraient leur piège derrière le solstice chaque année ? La complainte du vent de janvier porte pourtant un message d'espoir ce matin. Imbolc n'est plus très loin.

UNE SORTIE DE L'HIVER

Au 1^{er} février, alors que les journées sont encore glaciales et le vent cinglant, la terre, presque imperceptiblement, se réveille. Les délicats perce-neige sortent fébrilement du sol encore endolori des rigueurs de l'hiver, apportant l'espoir de jours plus cléments. Ces témoignages émouvants de la vie qui triomphe s'accompagnent de la naissance des agneaux et du premier lait frais de l'année. Pour nous, gens du XXI^e siècle, c'est l'hiver. Pour les anciens peuples celtes, c'était le début du printemps, qui donnait lieu à une fête nommée *Imbolc*. Parler de printemps au 1^{er} février vous semble peut-être incongru. Il faut en effet

adopter le regard de nos ancêtres pour en comprendre le sens profond, qui s'est malheureusement perdu au fil des siècles. Si nous sommes réticents à parler du printemps si précocement, *Imbolc* annonce pourtant déjà la fin de l'hiver. Laissez-moi guider votre regard à travers cet ouvrage pour en déceler les indices.



DES FÊTES CELTIQUES À LA ROUE DE L'ANNÉE WICCANE

L'attrait renouvelé ces dernières années pour le monde de la magie et des folklores européens a abouti, semble-t-il, à une forme de confusion dans les esprits entre l'histoire des peuples celtes et les fantasmes qu'elle suscite. Si le sujet prête volontiers à une sorte de fascination romantique, le manque de sources dont nous disposons invite pourtant à la plus grande prudence quant à l'affirmation de quoi que ce soit dans ce domaine. La conception que nous avons aujourd'hui des traditions celtiques est en effet fort teintée par la Wicca, une religion fondée dans les années 1950 par Gerald Gardner, et il nous faut, dans un premier temps, clarifier précisément ce qui relève des traditions proprement dites ou de leur interprétation.

Des traditions celtiques, nous ne savons que peu de choses, je le crains. L'avènement de l'Empire romain et, à sa suite, la christianisation de l'Europe ont recouvert le vieux continent de nouvelles traditions au détriment des cultes préchrétiens. Nous savons cependant que pour nos ancêtres celtes, l'année était divisée en deux saisons principales : la saison sombre, qui commençait au 1^{er} novembre et s'achevait au 30 avril, et la saison claire, qui commençait au 1^{er} mai pour s'achever au 31 octobre. Ces deux dates, repères fixes sur le calendrier celte, donnaient lieu à des célébrations importantes : *Samhain* et *Beltane*, la première étant le portail de l'hiver et la seconde, celui de l'été. À ces deux saisons réelles, il faut néanmoins ajouter deux intersaisons, autres repères fixes sur le calendrier celte, bien que secondaires : *Imbolc* correspondant au printemps et *Lughnasadh* à l'automne. On obtient ainsi une année rythmée par quatre temps forts. Cette année, il nous faut l'imaginer comme une roue à quatre rayons, et non pas comme un fil que l'on déroulerait devant soi. Si Samhain – notre actuelle Halloween – est la célébration la plus richement documentée, Imbolc, l'objet de ce livre, en est la plus pauvre. Il s'agissait vraisemblablement d'une fête du printemps dominée par des rituels de lustration et de purification au sortir de l'hiver et placée sous la protection de la déesse Brigid. Nous la connaissons moins par les sources ou par une tradition qui se serait perpétuée que par les nombreux folklores relatifs au début du mois de février.

Aujourd'hui, on connaît surtout Imbolc, par le prisme wiccan, en tant que sabbat de la roue de l'année païenne. Il s'inscrit parmi les huit fêtes sacrées, entre Yule, le solstice d'hiver, et Ostara, l'équinoxe de printemps. Cette roue de l'année a été théorisée par Gerald Gardner au XX^e siècle. Elle se fonde sur l'ancien festiaire celtique auquel ont été ajoutés les solstices et les équinoxes. Le tout forme un système

cohérent où l'année est rythmée par huit temps forts qui donnent lieu à autant de célébrations. Si la Wicca est une religion, de nombreux adeptes du paganisme et de la sorcellerie utilisent ce référentiel saisonnier et se le sont approprié sans pour autant se réclamer wiccans.

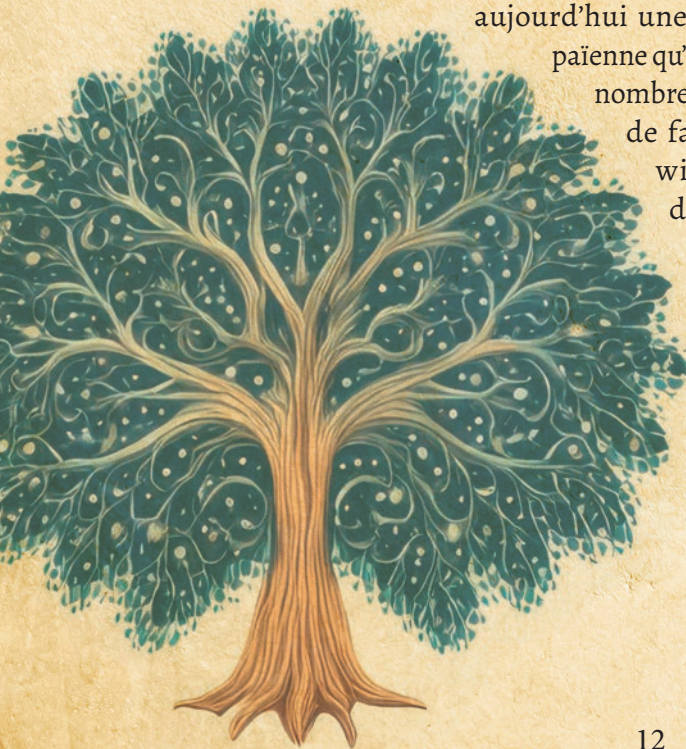


Folklores et traditions, quelle différence ?

Il est d'usage d'employer indifféremment les termes *folklore* et *tradition* en lieu et place l'un de l'autre. Pourtant, ils ne sont pas synonymes. La tradition est toujours savante et consciente. Il s'agit d'une pratique transmise scrupuleusement de siècle en siècle. Ce contenu culturel est ainsi préservé à travers l'histoire depuis l'événement fondateur jusqu'à nous et revêt un sens symbolique connu, voire enseigné. Le folklore, quant à lui, est toujours populaire et pas véritablement organisé. Il relève davantage des *usages* et d'une production collective du peuple lui-même, évoluant au fil des siècles. La tradition est fixe, les folklores sont mutables. Cependant, dans le langage courant, nous ne faisons que rarement la distinction, et les deux mots ont fini par se substituer l'un à l'autre. Comprenons néanmoins que, pour le sujet qui nous occupe, Imbolc est une célébration que nous connaissons essentiellement par le *folklore*, donc par les usages populaires qui ont été recensés au fil des siècles, et non par une *tradition* qui serait dûment documentée. Sans être inexistantes, les sources au sujet d'Imbolc demeurent modestes.



Les huit temps forts de la roue de l'année païenne sont appelés *sabbats* en référence au nom que l'on donnait au ^{xv}^e siècle aux anciennes assemblées nocturnes de sorcières, théâtres supposés de messes noires et d'abominations en tout genre. Les pratiques païennes, rappelons-le, furent vivement combattues par l'Église et la communauté chrétienne de manière générale. En appelant « sabbats » les célébrations de la roue de l'année, les wiccans rendent non seulement hommage aux anciennes assemblées païennes, mais se placent également dans la lignée des sorcières, affirmant par la même occasion leur lien avec les pratiques magiques. Comme nous l'avons vu, la roue de l'année est célébrée dans un cadre bien plus vaste que celui de la Wicca et rassemble toute une communauté néopaïenne composée d'individus aux croyances et aux pratiques hétéroclites. Ce paganisme moderne est difficilement définissable du fait du vaste territoire de croyances, de concepts et de pratiques qu'il recouvre, mais je ferai ici un emprunt au druide John Beckett qui, dans *La Voie du paganisme*, aborde cette réalité à travers la notion de « grande tente ». Cette grande tente du paganisme est symboliquement soutenue par quatre piliers formant les quatre clés de voûte du mouvement païen : la nature, les dieux, l'individu et la communauté. Chaque païen se situe plus ou moins près d'un poteau et peut se déplacer sous la tente. Mais bien souvent, consciemment ou non, de nombreux païens sont, dans une large mesure, influencés par les pratiques wiccanes sans pour autant appartenir à cette religion (voir *Mabon* dans la même collection). En effet, la Wicca a eu et a encore



aujourd'hui une telle influence dans la spiritualité païenne qu'elle a, par conséquent, infiltré un grand nombre de pratiques. L'écueil, pourtant, serait de faire l'amalgame entre les pratiques wiccanes et celtiques. Si la roue de l'année païenne reprend les noms des quatre fêtes du calendrier celtique, elle n'en est pas une reconstruction fidèle. Le présent ouvrage tentera de parler aussi bien de l'Imbolc celtique, des folklores associés au 1^{er} février, que du sabbat wiccan, pour offrir une vision élargie sur les célébrations de cette période clé de l'année.

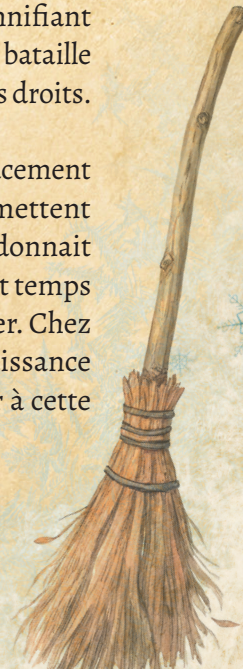
LES HUIT SABBATS

Pour saisir toute la singularité d'Imbolc, il faut le comparer aux autres sabbats de la roue de l'année et comprendre les enjeux de chacun. Notons que, dans la religion wiccane, les forces divines sont composées d'un principe masculin appelé *Seigneur* ou *Dieu* ou *Dieu cornu*, et d'un principe féminin appelé *Dame* ou *Déesse*. Le cycle des saisons est ainsi étroitement lié à ces deux pouvoirs.

SAMHAIN (31 octobre-1^{er} novembre) : L'année païenne s'achève au 31 octobre pour commencer au 1^{er} novembre, ce qui a valu à ce sabbat le surnom de « Nouvel An des sorcières ». En tant qu'achèvement, Samhain est une célébration tournée vers le monde souterrain. Le cycle vie-mort-rennaissance en est le concept central. Chez les Celtes, c'était très certainement la fête la plus importante. Elle réunissait tous les corps de la société et donnait lieu à des rassemblements d'envergure. Il s'agissait de l'entrée dans la saison sombre. Chez les wiccans, Samhain représente la mort du Dieu. C'est un moment tourné vers la transformation, un passage puissant entre deux réalités. De nos jours, l'ancien Samhain celte trouve une survivance à travers les célébrations d'Halloween et de la Toussaint.

YULE (20-23 décembre) : Le solstice d'hiver marque la nuit la plus longue de l'année. Au plus profond des ténèbres, on invite la lumière à faire son retour pour chasser l'obscurité. En effet, à partir de ce point du temps, les jours commenceront à rallonger petit à petit. C'est ce nouvel espoir, cette lumière naissante qui est célébrée. Pour les chrétiens, c'est Noël, la naissance de Jésus. Pour les wiccans, c'est la naissance du Dieu. Une légende populaire veut qu'à ce moment, le Roi Houx, personnifiant la saison sombre, et le Roi Chêne, personnifiant la saison claire, se livrent une bataille dont le Roi Chêne sort vainqueur, permettant ainsi à la clarté de reprendre ses droits.

IMBOLC (1^{er} février) : Au début du mois de février, la neige commence doucement à fondre et les premiers signes du printemps apparaissent. Les brebis mettent bas et le premier lait frais de l'année est disponible. Chez les Celtes, cela donnait lieu à des rites de lustration. Après les semaines passées en intérieur, il était temps de procéder à une purification et d'inviter la déesse Brigid à protéger le foyer. Chez les wiccans, c'est le début du printemps, la Déesse Mère se remet de la naissance du Dieu, et ce dernier gagne en force. De nos jours, on fête la Chandeleur à cette époque de l'année.



OSTARA (19-21 mars) : C'est l'équinoxe de printemps, ce point d'équilibre où la durée du jour est égale à celle de la nuit. La nature se réveille, les jeunes pousses font leur apparition. Il n'existe pas de sources mentionnant de quelconques rassemblements chez les Celtes pour cette occasion. Chez les wiccans, c'est l'enfance du Dieu. C'est le moment où l'on peint des œufs et où l'on sème les graines dans une symbolique de renaissance qui évoque celle de Pâques.

BELTANE (1^{er} mai) : La nature est en fête, les fleurs nous gratifient de leur spectacle multicolore. Chez les Celtes, c'est l'entrée dans la saison claire, qui donnait lieu à des festivités importantes. Pour les wiccans, c'est le moment où le Dieu, devenu homme, féconde la Déesse. Symboliquement, nous mettons notre désir au service de nos objectifs afin de leur donner vie. La vie exulte !

LITHA (19-22 juin) : Nous voici arrivés au solstice d'été, le jour le plus long de l'année. L'agencement des sites mégalithiques nous montre que ce point de l'année devait revêtir une importance liturgique, mais nous n'avons pas de sources écrites le confirmant. C'est la date des traditionnels feux de la Saint-Jean. Pour les wiccans, c'est le moment où le ventre de la Déesse s'arrondit et où le Dieu est au sommet de sa puissance. La légende dit aussi que le Roi Houx et le Roi Chêne se livrent de nouveau bataille et que c'est le premier des deux frères, symbolisant la moitié sombre de l'année, qui remporte cette fois la victoire. Dès lors, la nuit reprendra petit à petit ses droits jusqu'à Yule.

LUGHNASADH (1^{er} août) : Nous sommes au plus chaud de l'été, pourtant, le soleil décline déjà. Dans le calendrier celtique, il s'agit d'une fête de mi-saison : c'est le début de l'automne. Le nom de cette fête nous rappelle que les célébrations étaient dédiées au dieu Lug et que la souveraineté y était mise à l'honneur. C'est un moment crucial, car il s'agit du temps des moissons. De la récolte des céréales dépendra la survie pour les mois à venir. Dans la tradition wiccane, le Dieu commence à décliner. Symboliquement, nous récoltons les premiers fruits de nos labeurs.

MABON (21-24 septembre) : L'équinoxe d'automne marque le moment de l'année où la durée du jour et de la nuit est de nouveau égale. C'est aussi la deuxième récolte de l'année, celle des fruits, des noix et des baies notamment, mais aussi le temps des vendanges. C'est un moment d'abondance où l'on prévoit ce qu'il faut pour la traversée de la saison sombre qui approche : on stocke, on fait des conserves et des confitures. Dans la Wicca, le Dieu en est à l'automne de sa vie.



S'APPROPRIER LA ROUE DE L'ANNÉE

Les wiccans observent généralement scrupuleusement la roue de l'année, mais ce n'est pas toujours le cas dans la vaste communauté païenne et sorcière. Certains font le choix de n'observer que les sabbats majeurs, à savoir les anciens festivals celtiques, et d'autres font le choix de n'observer que les mineurs, donc les solstices et les équinoxes. On peut aussi tout à fait être païen ou pratiquant de la sorcellerie sans célébrer pour autant les sabbats. Toutes les configurations sont possibles, et je vous engage à adopter une pratique qui a du sens *pour vous*. Essayez, observez, voyez ce qui résonne en vous et n'hésitez pas à ajouter à cette roue de l'année vos propres dates sacrées. Votre anniversaire, celui de vos enfants, ou encore des fêtes importantes à vos yeux ont toute leur place dans votre référentiel personnel.

Gardez cependant à l'esprit que les huit sabbats correspondent à des moments de climax en matière d'énergie, donc des temps privilégiés pour pratiquer la magie. Ce sont des moments clés de l'année qui font écho à des pratiques souvent anciennes. En célébrant et en pratiquant vos rites, sortilèges ou prières à ces moments précis, vous bénéficiez d'un égrégore puissant : celui de l'ensemble des personnes qui ont pratiqué et qui pratiquent au même moment que vous, en symbiose avec la nature elle-même.

QUELLE PLACE POUR LE PAGANISME AU XXI^E SIÈCLE ?

Parler de pratiques païennes et en (ré)investir les usages peut étonner, voire dérouter, au XXI^e siècle. À l'heure d'une spiritualité globalement athée ou monothéiste, les croyances païennes pourraient sembler désuètes, voire rétrogrades, aux yeux de certains. Pourtant, là où nous pourrions y voir des oppositions fondamentales, j'y distingue essentiellement les similitudes et le fil doré qui nous lie tous à travers les âges. D'ailleurs, les rites chrétiens sont fortement empreints d'usages païens, et l'on trouvera dans nos traditions les plus communes des survivances de ceux-ci à tout propos, comme vous le découvrirez tout au long de cette collection de livres.



Simplement, nous ne questionnons plus ces pratiques. Ainsi, l'usage des bougies à l'Imbolc païen comme à la Chandeleur chrétienne renvoie à une conception mystique de la chandelle et du feu, des éléments auxquels on prête dans les deux cas des propriétés qui dépassent le simple fait de s'éclairer pour revêtir un sens spirituel et magique, notamment protecteur. L'étude des traditions saisonnières nous amène donc à cultiver l'ouverture et la bienveillance tant il s'agit d'un héritage composite où les pratiques, qu'elles soient païennes ou chrétiennes, ne s'invalident pas, mais s'enrichissent les unes des autres.

La roue de l'année, quant à elle, est une formidable porte d'entrée vers le paganisme, sans néanmoins en être la seule. Elle permet de recréer le lien qui s'est perdu entre l'homme et son environnement à travers l'observation de la saisonnalité et une implication consciente dans les activités qui lui sont associées. Si ce chemin vous appelle, vous êtes sur le point de découvrir un monde d'une richesse inouïe. La porte est ouverte, entrez et sortez à votre guise et surtout, soyez heureux. Du reste, vous n'avez nul besoin d'être païen pour célébrer la roue de l'année. Les huit fêtes qui la composent s'entendent formidablement dans une conception athée de l'existence où, néanmoins, nous aspirons à vivre et célébrer les saisons.



CHAPITRE 2 :

D'Imbolc à la Chandeleur

Je me suis repliée sur moi-même pendant de longues semaines, transformant ma maison en un véritable sanctuaire. J'y ai accumulé des lectures, des émotions, et tant d'autres choses. L'air semble saturé de ce retrait, et je ressens désormais ce besoin irrépressible de respirer, de désencombrer mon espace, de le libérer.

J'ai ma manière de procéder, vous savez. Mais je vous en prie, entrez, venez vous réchauffer autour d'une boisson chaude. Vous tombez bien, je viens de faire des crêpes !

IMBOLC

Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère ne manquait pas de faire de délicieuses crêpes pour la Chandeleur. Elle n'était pas dévote du reste, mais la coutume était respectée tous les ans, pour mon plus grand bonheur. Mon expérience n'est pas isolée et reflète celle de très nombreuses familles, la fête de ce début de février faisant l'objet d'un rituel populaire depuis bien longtemps, dépouillée de sa dimension religieuse. La signification originelle de la Chandeleur s'est peu à peu perdue et, pour la plupart, nous peinons même à en dire quelque chose. Elle revêt pourtant une importance cruciale dans la tradition chrétienne, comme nous allons le découvrir.

Pour comprendre l'origine de cette fête, c'est chez les Celtes que nous devons porter notre regard. Comme bien souvent, c'est chez eux que s'enracinent nos festivités modernes. Les Celtes désignent, rappelons-le, une grande diversité de tribus et de nations réparties durant la protohistoire en Europe occidentale et centrale, et dont les cultures sont apparentées par l'art et le langage. Au 1^{er} février, on célébrait donc Imbolc, que l'on prononce *imolk*, le *-b* étant aspiré et muet depuis le XII^e ou le XIII^e siècle. L'étymologie du mot est complexe et les spécialistes échouent

à se mettre d'accord sur sa signification en arrivant à des conclusions parfois contradictoires. Il ne sera cependant pas utile d'en retracer les aventures et nous retiendrons les deux interprétations les plus probables, celles de « lactation » d'une part et de « lustration » d'autre part.

En gaélique ancien, on parle de *oimelc*, que le *Glossaire de Cormac*, dès le ^xe siècle, traduit par « lait de brebis ». Février correspond en effet à la période de l'agnelage, c'est-à-dire à la naissance des agneaux et, par conséquent, à l'arrivée du premier lait frais de l'année. Peut-on seulement imaginer combien ce premier lait frais était un moment fort de la vie de nos ancêtres, dont le long hiver avait éprouvé les réserves de nourriture ? L'autre interprétation, en faveur de la lustration cette fois, rend compte des usages en vigueur à cette époque de l'année où l'on s'adonnait à des rites de purification au sortir des rigueurs de l'hiver. Nous aurons l'occasion d'y revenir abondamment.

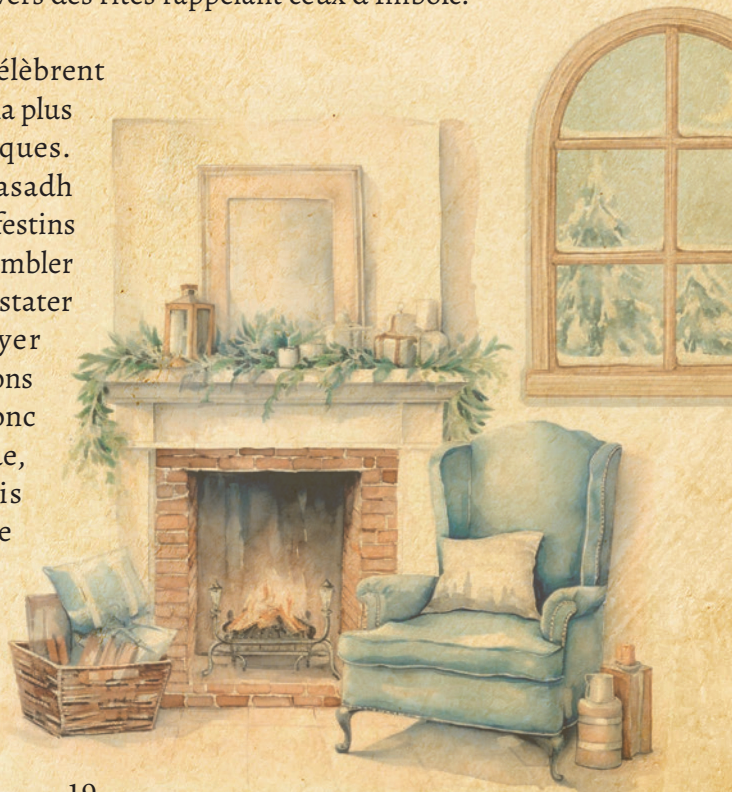
Des quatre fêtes celtiques, Imbolc est la moins documentée, nous l'avons vu. Les transpositeurs du Moyen Âge ne nous ont rien transmis quant à l'existence de cérémonies ou d'assemblées. Notons que l'étude des traditions celtiques est chose difficile en raison des lacunes auxquelles font face les experts. Ce vide est la conséquence de la romanisation et de la christianisation du territoire celte. Il nous faut donc aborder Imbolc par ses prolongements folkloriques récents et christianisés. On peut le regretter, c'est certain, mais nous allons voir combien les usages populaires sont riches de sens. Nous pouvons donc parler d'Imbolc au temps des Celtes, mais nous n'en dirons pas grand-chose si ce n'est que cette fête se célébrait du crépuscule du 31 janvier jusqu'au coucher du soleil du 1^{er} février. Selon toute vraisemblance, la fête revêtait un caractère plus familial que sacerdotal ou guerrier. C'est du moins ce que l'on pourrait conclure de l'absence de sources, mais là encore, la prudence s'impose quant à toute surinterprétation. Bien qu'il s'agisse souvent du mois le plus froid de l'année, les jours rallongent significativement et le lent réveil de la terre se fait sentir, notamment grâce à l'éclosion des premières fleurs et à la naissance des agneaux. C'est donc cette victoire

de la vie sur les ténèbres que l'on célèbre tout autant que la fécondité et la fertilité. On sait également, et c'est là une dimension essentielle, que cette célébration se trouvait sous la protection de la déesse Brigid. Le rituel accompli à Imbolc consistait, semble-t-il, en un culte domestique assurant le retour de la déesse afin qu'elle protège la maisonnée. Brigid



a en effet occupé une place très importante dans la spiritualité préchrétienne. Elle fait partie des Tuatha Dé Danann, la tribu de la déesse Dana, à savoir la dernière génération de dieux qui régnèrent sur l'Irlande, à l'origine d'une mythologie fondamentale pour le peuple irlandais. Les nombreux et complexes attributs de la déesse Brigid laissent à penser que son culte était commun à l'ensemble du monde celtique. Elle est la déesse de la guérison, de la poésie et de la forge, ainsi que la protectrice du bétail et de ceux qui ne possèdent rien. Elle est également une divinité protectrice des femmes : elle préside à la grossesse, aux accouchements et à la naissance. La déesse jouissait d'une telle popularité dans le cœur des païens que l'Église échoua à abolir son culte, et tout laisse à penser que sainte Brigitte, la patronne de l'Irlande, est une survivance païenne de la bien-aimée Brigid des tribus celtiques. Car le christianisme, s'il a finalement conquis l'ensemble du territoire européen, ne s'est pas construit à partir de rien. Afin de convertir la population païenne, il fallut assimiler ses pratiques et leur permettre d'exister sous une forme chrétienne acceptable. C'est ce compromis religieux qui a assuré la transmission de génération en génération d'une forme de tradition populaire que certains nomment « archaïsme » au sein de la culture chrétienne désormais dominante. Ainsi, les puits de guérison, les fontaines magiques et les arbres sacrés où l'on adorait les divinités ou les esprits devinrent le siège de saints patrons locaux célèbres pour leurs miracles. Depuis le VI^e siècle, c'est donc sainte Brigitte que l'on honore au 1^{er} février à travers des rites rappelant ceux d'Imbolc.

Imbolc, que les néopaïens célèbrent aujourd'hui, est donc l'héritier de la plus discrète des quatre fêtes celtiques. Si Samhain, Beltane et Lughnasadh sont connus pour leur faste, leurs festins et leurs feux de joie propres à rassembler la communauté, force est de constater que c'est l'intime et le foyer qui sont au centre des préoccupations de la fête du printemps. C'est donc avec une certaine délicatesse que, personnellement, je me plais à aborder ce sabbat qui m'évoque la douceur du foyer et la protection d'un chez-soi que l'on chérit.



LA FÊTE DE SAINTE BRIGITTE

Avec la christianisation de l'Europe, la Brigid préchrétienne et Imbolc furent supplantés au profit d'un folklore organisé autour de sainte Brigitte (*Saint Brigid* en langue anglaise). Cette célébration du 1^{er} février, *Là Fhéile Bríde*, fut de ce fait très populaire en Irlande, la sainte étant dans l'hagiographie presque l'égale de saint Patrick.

Ainsi, jusqu'au siècle dernier, on célébrait la fête de sainte Brigitte dans de nombreux foyers irlandais et écossais. Les rites prenaient essentiellement place à la maison ou à proximité, bien que la visite aux sources sacrées soit fort répandue. Si c'est bien Brigid qui est au centre de la fête, il s'agit pourtant avant tout d'une célébration familiale, dont les femmes et les jeunes filles tenaient les rôles principaux. La mère de famille ou l'enfant devenue symboliquement Brigid se livrait à une cérémonie au cours de laquelle elle frappait trois fois à la porte en demandant à entrer dans la maisonnée. On l'invitait alors chaleureusement dans une maison propre et rangée et l'on servait un repas cérémoniel composé de produits à base de lait de brebis, voire d'un mouton fraîchement abattu si la famille pouvait se le permettre. On tressait ensuite une croix de Brigid, l'un des symboles de la déesse, dont on pensait qu'elle constituait une protection efficace contre la maladie et qu'elle attirerait chance et fertilité au sein du foyer.

On suspendait ensuite la croix au mur afin qu'elle reste en place jusqu'au prochain Imbolc – *Là Fhéile Bríde* – durant lequel on en confectionnerait une nouvelle.

Il était également d'usage de confectionner une *brideog*, une petite figure ou poupée représentant Brigid. Souvent, il s'agissait d'une poupée de grain réalisée à partir de paille issue de la récolte précédente ou encore de roseaux, de joncs, ou d'herbes récoltées pour l'occasion. Il pouvait aussi s'agir d'une poupée d'enfant. Un lit de paille, le *leaba Bríde*, était alors laissé sur le seuil de la maison ou près du feu afin que la *brideog* puisse y dormir. Cette paille rappelle aussi bien l'étable, donc les vaches et les veaux placés sous la garde de Brigid, la maîtresse des animaux domestiques, que la fonction





de protectrice des femmes enceintes et parturientes qu'occupe la déesse. Cette nuit-là, on laissait également dehors sur un buisson le « manteau de Brigid » ou *brat Bhride*, un morceau de tissu blanc, afin que Brigid le bénisse. Ce manteau désormais investi de pouvoirs de guérison servirait plus tard pour en recouvrir le membre de la famille qui tomberait malade durant l'année. On s'en servait également pour protéger les femmes qui accouchaient, ainsi que pour recouvrir leurs nouveau-nés dont on redoutait qu'ils se fassent enlever au berceau par le peuple des fées. Dans certains endroits, le soir, on répandait une poignée d'avoine sur le pas de la porte ou l'on déposait un morceau de pain pour se prémunir de la faim pour les mois à venir. Brigid étant invitée à rendre visite à la maisonnée, on laissait brûler un feu toute la nuit dans la cheminée en guise de bienvenue. Avant d'aller se coucher, on lissait les cendres du feu et au petit matin, on y cherchait les traces du passage de Brigid, signe heureux qu'elle était venue bénir la maison. En l'absence de marques sur les cendres, la malchance risquait de s'abattre sur la maisonnée et l'on s'adonnait à des rites de conjuration du mauvais sort en faisant brûler de l'encens et en faisant des offrandes à la déesse.

En dehors de la maison, il existait une procession au cours de laquelle les jeunes gens transportaient une effigie de Brigid de maison en maison. Cette effigie, la *Biddy*, était confectionnée à partir d'un bâton de baratte à beurre sur lequel on enfilait une robe blanche pour l'occasion, ornementée de quelques éléments supplémentaires en fonction des régions, comme des coquillages par exemple. La *Biddy* pouvait être transportée de maison en maison afin de récolter dans chacune d'entre elles un peu de nourriture. Il existe de nombreuses déclinaisons régionales de cet usage. Dans le Kerry, par exemple, ce sont spécifiquement de jeunes hommes costumés et masqués, les *Biddy Boys*, qui accompagnent la procession.

Enfin, lors de *Là Fhéile Bhríde*, il était d'usage de visiter les sources et les puits sacrés qui étaient réputés pour leur pouvoir de guérison. Beaucoup d'entre eux étaient consacrés à Brigid et l'on pouvait soit prélever un peu de son eau afin de purifier rituellement la maison, soit y tremper une pierre pour en faire un charme de guérison. Ceux qui s'y déplaçaient en pèlerinage déambulaient autour du puits et y laissaient des offrandes (voir chapitre 14).

Nous le voyons, tous ces rites étaient dévolus à l'obtention de la protection de Brigid par le biais d'un cérémonial



dûment répété d'année en année entre le 31 janvier et le 1^{er} février. Ces pratiques, élaborées selon un schéma bien déterminé, s'accompagnaient de rites de purification de la maison et du corps qui ne sont pas sans rappeler nos « détox » et nos « ménages de printemps » contemporains, potentiels héritiers d'une tradition plus ancienne, mais privés à notre époque de leur dimension spirituelle. Il est évident que la fête populaire de sainte Brigitte n'a aucune hérédité évangélique et emprunte plutôt à la Brigid préchrétienne, la sainte irlandaise ayant conservé une partie du halo et de la fonction mythique qui entourait la déesse celte.

LA CHANDELEUR

La proximité de la fête de sainte Brigitte avec le jour de la fête de Marie aux Chandelles, *Là Fhéile Muire na gCoinneal*, célébrée le 2 février, l'actuelle Chandeleur, contribue par ailleurs à créer une forme de confusion entre les deux célébrations qui revêtent, il est vrai, des caractéristiques communes troublantes.

Si les païens célébraient à Imbolc le retour de la lumière, l'arrivée du printemps et la fertilité de la terre, les chrétiens célèbrent, quant à eux, la Chandeleur. La Chandeleur, c'est tout à la fois la Présentation de Jésus au Temple, l'une des douze grandes fêtes de l'année liturgique, ainsi que la fête de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie. Cet épisode biblique correspond au moment où quarante jours après la naissance du Christ, la Vierge présente son fils au temple de Jérusalem où l'accueille Siméon. Le Christ est alors reconnu comme étant la « Lumière du monde ». Ainsi, à la Chandeleur, la *festa candelarum* (fête des chandelles), on procède à la bénédiction des cierges, rappel symbolique de la lumière du Christ, là où les païens allumaient autrefois des feux, l'élément central du foyer. La tradition séculaire consiste ce jour-là à distribuer des cierges bénis aux fidèles qui les rapportent ensuite dans leur maison. La bénédiction des cierges n'est pas une simple coutume, c'est un sacramental – entendez par là un cérémonial institué par l'Église qui a des effets spirituels – qui permet aux cierges de revêtir un caractère sacré. En rapportant précieusement leur cerge béni à la maison, les fidèles font ainsi entrer chez eux une parcelle de la « Lumière du monde » et s'assurent la protection du Seigneur comme autrefois les païens recherchaient la protection de Brigid. Ainsi, ces cierges



bénis à l'église étaient rallumés à la maison afin de chasser l'esprit des ténèbres, notamment en cas d'orage ou encore de maladie. En Savoie, par exemple, ils sont aussi bien allumés pour la bénédiction de la maison, de la grange et des récoltes que pour conjurer la grêle et la foudre. Dans certaines régions de France, ils servaient également à noircir les portes à leur fumée afin que le diable n'entre pas dans la maison. Marquer les portes avec différentes substances (fumée, craie, sang, huile, etc.) ou suspendre des objets sur le seuil pour s'assurer d'être protégé sont, du reste, des pratiques courantes à travers l'histoire, que l'on retrouve aussi bien dans les traditions païennes que dans la Bible.

Dès le VII^e siècle, on célébrera de façon concomitante à la fête de sainte Brigitte la Purification de la Vierge, qui correspond aux relevailles de Marie, à savoir la fin de la période de quarantaine de la femme qui vient d'accoucher. En effet, en vertu de la mention du Lévitique au sujet des jeunes accouchées, la femme était considérée comme impure durant les quarante jours qui suivaient la mise au monde de son enfant. Par conséquent, elle ne pouvait se présenter parmi les fidèles qu'au terme de cette période de convalescence. Au Moyen Âge, la cérémonie des relevailles consistait en un rite durant lequel la nouvelle mère était aspergée d'eau bénite afin d'être purifiée. Ce rite a été aboli en 1962 à la demande du pape Jean XXIII, en même temps que toute une série de modifications de la liturgie catholique en faveur d'une pratique plus moderne et accessible pour les fidèles. Néanmoins, il est aisé de constater combien l'ancien rite de purification de l'Église catholique présente un écho troublant avec les lustrations païennes d'Imbolc.

LA TRADITION DES CRÊPES

De nos jours, les rites de purification et de fertilité d'Imbolc sont oubliés et la Chandeleur chrétienne est tombée en désuétude pour une bonne partie de la population. Ne demeure pour les profanes que la délicieuse tradition des crêpes préparées et dégustées ce jour-là dans de nombreux foyers, en honorant la coutume bien davantage que la religion. Pourtant, l'usage de manger des crêpes à la Chandeleur est attribué au pape Gélase I^{er} qui, au V^e siècle, faisait distribuer des crêpes aux pèlerins arrivant à Rome. Toutefois, cet usage pourrait être l'héritier d'une tradition plus ancienne encore. En effet,



durant l'Antiquité, lors du festival des Lupercales à Rome, les Vestales préparaient des crêpes, rondes et dorées comme le soleil, à partir de la farine de la récolte passée afin de s'assurer d'une bonne moisson à venir. Ces crêpes, symboles de l'astre solaire et de prospérité, appelleraient ainsi symboliquement le retour du soleil, l'arrivée du printemps et une récolte abondante (voir chapitre 17. Cuisiner pour Imbolc).

L'étrange destin du mois de février

La façon dont nous nous repérons dans le temps à l'ère contemporaine est basée sur le calendrier grégorien établi à la fin du xvi^e siècle. Il est basé sur la révolution solaire et commence en janvier pour finir en décembre. Mais avant cela, différents systèmes calendaires furent mis en place. Le calendrier romain comptait initialement dix mois seulement. Il commençait en mars pour s'achever en décembre, en excluant les mois d'hiver. Ce n'est qu'au vii^e av. J.C. que janvier et février furent ajoutés.

Ce nouveau mois de février se dit en latin *februarius*, et dérive du verbe *februare*, qui signifie « purifier ». Il était donc le dernier mois de l'année, et non le deuxième, puisque l'an commençait en mars. D'après Ovide, cette situation du mois de février, entre la fin et le commencement d'une année, était un passage à risque, un entre-deux propice aux contacts avec l'au-delà. Cette conception liminale n'est pas sans nous rappeler la fête de Samhain, le Nouvel An celte, qui se tenait la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre. C'est cette situation qui, selon le poète latin, rendait nécessaires les rites de purification et de renouveau. Au mois de *februarius*, on célébrait d'ailleurs Februa, à savoir la déesse Junon, vue sous

son aspect de déesse des purifications, présidant à la délivrance des femmes dans les douleurs de l'accouchement. Ici encore, on ne peut s'empêcher de penser aux fonctions de la déesse celte Brigid, protectrice des femmes enceintes et de l'accouchement, qui préside aux rituels de purification à Imbolc.



LES LUPERCALES

Les thématiques de la purification et de la fertilité qui furent au cœur des rites pratiqués en février dans le nord de l'Europe trouvent un écho significatif à Rome avec la célébration des Lupercales. Cette fête exubérante pratiquée entre le 13 et le 15 février clôturait l'année religieuse puisque mars était le premier mois de l'année romaine. Ce jour-là, les prêtres luperques se rendaient au Lupercal, la grotte où la louve avait allaité Romulus et Rémus. Ils sacrifiaient alors un bouc en l'honneur de Faunus, le dieu de la forêt et des troupeaux (voir chapitre 6). Deux jeunes hommes nus étaient présents durant ce sacrifice et on leur apposait la lame ensanglantée sur le front, que l'on essuyait ensuite avec un morceau de laine trempé dans du lait. Les deux jeunes hommes riaient alors aux éclats et s'élançaient dans une course folle dans toute la ville de Rome, vêtus d'un pagne et munis de lanières taillées dans la peau du bouc sacrifié au préalable. Ils fouettaient alors les femmes rencontrées sur leur passage avec lesdites lanières afin de chasser de leur corps les mauvais esprits et les rendre fécondes.

Cet usage pour le moins étonnant est difficilement concevable pour nos esprits du ^{xxi}^e siècle, et l'on peine à imaginer cette sauvagerie se déverser dans un espace normalement civilisé. Mais c'est se méprendre sur une civilisation qu'il nous est impossible de juger avec l'idéologie et les convenances qui sont les nôtres. Aussi surprenant que cela puisse nous paraître aujourd'hui, les rites romains étaient empreints d'une dimension symbolique forte qui nous échappe totalement dès lors que l'on fait l'économie de s'y intéresser en profondeur. En l'occurrence, la fête des Lupercales, en brisant les convenances sociales, avait vocation à libérer les puissances vitales de la nature et à raviver la fécondité. Ce rite se tenait, rappelons-le, durant *februarius*, le mois des purifications. La flagellation infligée aux femmes souhaitant enfanter doit donc se comprendre comme un acte purificateur, aussi inacceptable que cela puisse nous paraître au ^{xxi}^e siècle. Cette dimension se retrouve dans les grandes lustrations qui avaient lieu dans les villes et dans les champs. Notons toutefois que les Lupercales, jugées trop licencieuses, furent abolies en 494 par le pape Gélase I^{er} qui condamna la dimension païenne et populaire du rite.



LA SAINT-VALENTIN

Il n'est pas inintéressant de constater que notre actuelle Saint-Valentin se tient précisément à la date où avaient lieu les Lupercales. Ce que nous célébrons comme étant la fête des amoureux est donc placé, sur le calendrier, au moment où les Romains s'adonnaient à des rites de purification et de fécondité.

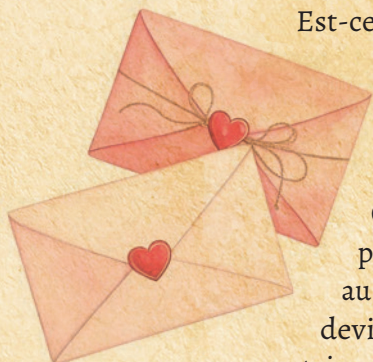
Est-ce un hasard ? Laissez-moi vous raconter cette histoire...

À l'origine, Valentin de Terni (ou Valentin de Rome) était un évêque romain condamné à mort pour avoir célébré illégalement des mariages. Martyrisé par l'empereur Claude II, il meurt le 14 février 269. En 495, le pape Gélase I^{er}, souhaitant en finir définitivement avec la fête païenne des Lupercales, institue la fête de la Saint-Valentin au 14 février. Ce n'est pourtant qu'à partir du Moyen Âge qu'elle devint une fête galante, sous l'influence de la littérature courtoise. Au XIV^e siècle, le poète anglais Geoffrey Chaucer mentionne

dans un poème que le 14 février est la date à laquelle s'apparient les oiseaux. La coutume aristocratique du *valentinage* voulait que l'on forme ce jour-là, par tirage au sort, des couples d'une journée, même parmi les personnes mariées. Cette fête galante se répandit en France au XV^e siècle, et le pape Alexandre VI donna à saint Valentin le titre de « patron des amoureux ». La tradition du valentinage fut toutefois vivement condamnée au siècle suivant par François de Sales qui en dénonça le « coupable usage ». Usage qui eut toutefois un franc succès dans les milieux populaires. À l'occasion de la Saint-Valentin, les femmes

(les « *valentines* ») recevaient une lettre de leur valentin leur proposant de les accompagner pour le dimanche des brandons. La fête de la Saint-Valentin, telle que nous la connaissons aujourd'hui avec un échange de messages amoureux et de cadeaux, est surtout devenue très populaire après la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, la Saint-

Valentin n'est pas une version moderne des Lupercales, mais plutôt une fête dont les origines peuvent s'entendre comme une tentative de l'Église pour remplacer les fêtes païennes par de nouveaux cultes, plus acceptables pour le dogme.



De l'autre côté du miroir : Lughnasadh

Changer de regard sur le monde, c'est lui permettre de se révéler. Et à ce titre, il est fascinant d'adopter une autre perspective sur les sabbats dits « majeurs », donc ceux correspondant aux quatre fêtes celtiques. En observant attentivement la roue de l'année, une forme de correspondance apparaît entre les sabbats qui se répondent en miroir aux extrémités opposées de l'année. Ainsi, Samhain, qui ouvre la saison sombre, se trouve en face de Beltane, qui ouvre la saison claire six mois plus tard. Et de la même façon, Imbolc se trouve en miroir de Lughnasadh, qui annonce le début de l'automne au 1^{er} août. Ce regard neuf sur le système de la roue de l'année nous révèle combien les fêtes qui se trouvent en miroir l'une de l'autre sont intimement liées et partagent des thématiques complémentaires. Ainsi, à la délicatesse d'Imbolc répond l'extraversion de Lughnasadh où de grands banquets et d'immenses foires étaient célébrés. Alors qu'au 1^{er} février, l'air glacial souffle sur les terres et que la vie se réveille fébrilement sous la neige, on atteint généralement des pics de chaleur au 1^{er} août où la terre s'offre généreusement aux femmes et aux hommes qui s'affairent pour les moissons. Si Brigid préside à Imbolc, c'est Lug, le dieu-roi, qui préside à Lughnasadh. Cette complémentarité du féminin et du masculin aux deux extrémités de l'année se révèle également de façon archétypale dans la façon dont les deux fêtes sont vécues : la première, plus tournée vers la famille, le foyer, la protection, et la seconde, axée essentiellement sur la vie sociale, les assemblées militaires et la souveraineté. Tels un monde du dessus et un monde du dessous, la vie qui frémit sous terre en février trouve son épanouissement et sa maturité en août. Symboliquement, c'est donc bien à Imbolc que nous semons les graines de ce que nous récolterons six mois plus tard.

CARNAVAL, UNE MISE À MORT DE L'HIVER

Dans le sillage d'Imbolc et de la Chandeleur se trouvent les festivités de Carnaval, ainsi que le carême, qui permettent de clore ce que les folkloristes nomment le « cycle de la fin de l'hiver ». Notons qu'un basculement majeur s'opère : aux traditions de la Chandeleur, essentiellement célébrées à l'intérieur des maisons, succède Carnaval, la première manifestation printanière d'extérieur. À l'espoir naissant

du début du mois de février, intime et délicat, répond donc, quelques jours plus tard, l'extraordinaire exubérance des défilés qui chasseront définitivement les scories du vieil hiver pour accueillir le renouveau. Pour bien comprendre l'enjeu de la « saison » qui nous occupe dans cet ouvrage, il me faut vous en dire davantage sur Carnaval qui, dans le prolongement d'Imbolc, permet de *faire tourner la roue* et de bien saisir comment le mois de février opère une transition majeure dans l'année. Du reste, ici, comme souvent, nous découvrirons dans cette fête des survivances païennes évidentes.

Carnaval désigne la période qui précède le carême et qui culmine avec le jour de Mardi gras. À la charnière de l'hiver et du printemps, c'est un moment qui se caractérise par sa gaité, mais aussi sa licence : véritable « temps à l'envers », le désordre y est d'usage. Les institutions politiques, religieuses et familiales y sont tournées en ridicule au cours de manifestations organisées et ostentatoires où le déguisement et le travestissement sont légion. D'autres éléments emblématiques sont également quasi indissociables de ces festivités, comme les chars par exemple, et surtout les masques. Les apparences négligées ou grotesques qu'adoptent les hommes et les femmes imposent une rupture avec le quotidien. En somme, après les rigueurs et l'austérité de l'hiver, le carnaval purifie et permet de renaître. Les cris, le vacarme, la musique assourdissante, les crécelles chassent les démons de l'hiver et les forces obscures tout en donnant de la vigueur au temps nouveau. Les origines du carnaval sont incertaines, car c'est avant tout une fête populaire : elle n'est placée sous le patronage d'aucun personnage sacré chrétien et appartient avant tout au peuple lui-même. Au Moyen Âge et à la Renaissance, on appréciait particulièrement ces festivités, qui donnaient lieu à un véritable renversement social qui n'est pas sans rappeler les Saturnales (voir le grimoire de Yule). À ce titre, songeons, notamment, à l'emblématique carnaval de Venise ! L'Église catholique fut d'ailleurs fort critique vis-à-vis de ces festivités dès la fin de l'Antiquité, surtout à cause des débordements licencieux et des résonances païennes de telles pratiques. Si, de nos jours, le carnaval est célébré sur d'autres continents (pensons au carnaval de Rio ou encore à celui de La Nouvelle-Orléans), c'est par suite de l'influence européenne.

Ce sont les colons français, portugais et espagnols qui ont introduit ces usages.

Mardi gras est bien un jour « gras » au sens littéral du terme. On y consomme en abondance des aliments riches (beurre, viandes, œufs, et notamment des crêpes, des beignets, des bugnes ou encore des gaufres, etc.) avant les restrictions du carême, temps de pénitence et d'abstinence alimentaire



qui prépare les chrétiens à célébrer Pâques. Mardi gras est donc le dernier jour où l'on pouvait faire un grand repas festif pour utiliser les réserves avant le jeûne. Tout comme les dépenses engendrées par l'organisation du carnaval (soins apportés aux mannequins, aux costumes, aux chars pourtant voués à la destruction), cette surconsommation de nourriture procède du *gaspillage cérémoniel* que nous avons déjà évoqué pour Noël dans l'ouvrage consacré au sabbat de Yule. Ce moment substitué à la parcimonie de tous les jours, où l'on dépense sans compter, se justifie en vertu de la croyance largement partagée voulant que l'abondance présage l'abondance.

À bien des égards, il s'agit d'une période fascinante, riche de symbolisme, dont nous n'esquisserons ici que les contours. Certains de ses aspects seront développés au cours du présent volume, mais faisons tout de même ici mention de la dimension particulièrement licencieuse du carnaval. Tous les interdits fléchissent brièvement pour laisser s'exprimer les instincts comme les fantaisies. Bridé toute l'année, l'homme laisse alors libre cours à une forme de brutalité, voire de sauvagerie, en revêtant des déguisements zoomorphes (voir la section sur l'ours, au chapitre 8) qui ne peuvent manquer de nous faire penser au rite des Lupercales. Ce caractère brutal que l'on rencontrait notamment au Moyen Âge s'est peu à peu effacé au profit d'une dimension plus impertinente et grotesque. À la Renaissance, le peuple des villes détrônait un Roi qui incarnait tout aussi bien la vieille année que les valeurs du pouvoir officiel. Dès le XVIII^e siècle, on assiste toutefois à un phénomène de réappropriation aristocratique. Au XIX^e siècle notamment, une vision romantique du carnaval tend à éclore avec l'organisation de grands et luxueux bals masqués où bourgeois et aristocrates viennent s'encanailler sous couvert du masque.

À la fin du carnaval, un mannequin de paille est mis à mort. Ce feu purificateur permet de condamner l'hiver tout en évoquant la régénération de la lumière, que l'on espère grandissante. De fait, durant le premier dimanche du carême, que l'on appelle généralement le « dimanche des brandons », on allumait des feux et l'on parcourait les rues et les campagnes en brandissant des torches. Avec ces bûchers cérémoniels s'opère résolument la transition vers le printemps.



Comment est fixée la date de Carnaval ?

La date de Carnaval est liée au calendrier chrétien et en particulier à la date de Pâques. Voici le mode opératoire :

1. Date de Pâques : Pâques est une fête mobile. Elle est fixée au dimanche suivant la première pleine lune après l'équinoxe de printemps. Pâques peut donc tomber, en fonction des années, entre le 22 mars et le 25 avril.

2. Début du carême : Le carême est une période de 40 jours de jeûne et d'abstinence dans la tradition chrétienne, et il commence le mercredi des Cendres, juste après Mardi gras, et s'achève au dimanche de Pâques. Les dimanches ne sont pas comptés dans les 40 jours.

3. Dimanche des brandons : Il s'agit du premier dimanche du carême. C'est une tradition rurale où l'on allumait des feux et des torches dans un esprit symbolique de purification et de renouveau.

4. Date de Mardi gras : Mardi gras est le dernier jour avant le début du carême, qui commence avec le mercredi des Cendres. Il tombe donc 47 jours avant Pâques (ce qui correspond à 40 jours de carême et 7 dimanches). Mardi gras peut donc tomber, en fonction des années, entre le 3 février et le 9 mars.

5. Date de Carnaval : Carnaval désigne la période précédant le carême qui peut s'étendre sur plusieurs semaines. Il culmine avec le Mardi gras, véritable apothéose marquée par des festivités, des parades et des déguisements.

IMBOLC AUJOURD'HUI

Imbolc connaît un regain d'intérêt ces dernières années, certainement à la faveur de l'éclairage que lui a donné la Wicca. Intégré parmi les huit sabbats de l'année, Imbolc est de nouveau célébré par une large communauté païenne et sorcière.

Pour les wiccans, Imbolc revêt une symbolique proche de celle que nous avons évoquée chez les chrétiens avec Marie et Jésus. C'est la petite enfance du Dieu et le moment du rétablissement de la Déesse à la suite



de son accouchement. C'est un temps dévolu à la purification, où les bougies, symbole du retour de la lumière, sont à l'honneur. Du reste, nul besoin d'être wiccan pour s'adonner à ses pratiques si elles sont porteuses de sens pour vous.

Peut-être pourrions-nous peiner à comprendre l'utilité de ce sabbat tapi dans l'air glacial du début du mois de février, à ce moment critique où, épuisés et las, la douceur printanière nous semble encore loin. À titre personnel, Imbolc est au contraire un sabbat que je chéris. Je l'attends chaque année avec grande impatience. Pour moi, Imbolc est une libération. Plus qu'un espoir, c'est le début d'un nouveau cycle. Imbolc, symboliquement, me délivre tous les ans des affres du mois de janvier. Non pas que janvier soit dénué de charme, mais j'en ressors personnellement épuisée. Le 1^{er} février, c'est donc la lumière au bout du tunnel, un espoir qui se concrétise, le souffle qui me manquait et que je retrouve enfin. Appesantie par les lourdeurs de l'hiver, je ressens alors un grand soulagement que j'accompagne par la purification rituelle de mon foyer et un grand ménage de printemps. Investir le sabbat d'Imbolc, c'est se donner ce second souffle pour traverser la dernière partie de la saison froide tout en faisant de la place pour accueillir ce qui déjà se trame dans l'invisible et qui ne demande qu'à éclore. Quelque chose se joue là, à ce moment. Et ce n'est qu'en faisant de la place, tant d'un point de vue physique que symbolique, que nous pouvons accueillir cette renaissance.

Imbolc, c'est aussi une merveilleuse occasion de « prendre soin ». La fraîcheur de février nous invite à prolonger les moments en intérieur. La maison, la famille, le temps que l'on s'accorde sont donc au cœur des enjeux de la saison. Dans une société productiviste où l'on glorifie le travail, les heures supplémentaires et la réussite sociale, Imbolc est un subtil rappel des richesses qui se trouvent devant nos yeux, auprès de ceux qui comptent plus que tout au monde. N'avons-nous pas tendance à disperser notre attention à l'extérieur alors que l'essentiel se joue là, devant nous ? C'est cette extraordinaire richesse qu'il nous est donné d'explorer à Imbolc.



PRATIQUE



Fabriquer une croix de Brigid



Vous connaissez certainement la croix de Brigid, ce petit objet tressé à partir de joncs, de paille ou de roseaux, en forme de croix à bras égaux, dont le centre prend la forme d'un losange. Visuellement, elle donne une impression de mouvement. Cette croix est intimement liée aux célébrations d'Imbolc. Traditionnellement tressée avec des joncs récoltés le 31 janvier, elle était suspendue au-dessus de la porte d'entrée du foyer le 1^{er} février afin d'attirer la protection de la sainte et de préserver la maison du feu.



Chaque année, la croix de l'année précédente était brûlée, laissant place à une nouvelle, et marquant ainsi le début d'un nouveau cycle. Il s'agissait d'un usage très populaire dans les campagnes irlandaises du XVII^e au XIX^e siècle.

Si la croix de Brigid est aujourd'hui un symbole fort pour les néopaiëns, son origine remonte pourtant à la christianisation de l'Irlande. Contrairement à une croyance répandue, aucune trace de son existence ne subsiste dans les traditions celtiques préchrétiennes. Son apparition est surtout liée à sainte Brigitte et aux récits hagiographiques qui lui sont consacrés. L'un des plus anciens, la *Vita Sanctae Brigidae*, rédigé vers 650 par le moine Cogitosus, raconte qu'un chef païen irlandais, sur son lit de mort, se serait converti au christianisme grâce à la sainte. Tandis qu'elle lui contait la Passion du Christ, elle aurait instinctivement tressé une croix avec les joncs qui tapissaient le sol de la chambre. Ce récit, probablement conçu dans un but de conversion, a néanmoins offert à la croix de Brigid une place durable dans l'imaginaire spirituel. Par un glissement naturel, et du fait de la proximité entre sainte Brigitte et la figure de la déesse Brigid, ce symbole chrétien a également été adopté par des pratiquants païens. Aujourd'hui encore, de nombreux adeptes de la sorcellerie et du paganisme célèbrent Imbolc en confectionnant une croix de Brigid. Elle peut être placée sur un autel en hommage à la déesse ou suspendue au-dessus de la porte pour attirer sa protection bienveillante.

Que ce soit dans une perspective spirituelle ou simplement pour renouer avec une tradition ancienne, je vous invite à tresser votre propre croix de Brigid, perpétuant ainsi ce geste ancestral entre foi, mémoire et renouveau.

Matériel :

✪ 14 brins de jonc, de roseau, de paille, ou de tiges de blé, ou brins d'une autre herbe à la fois suffisamment rigides pour former une croix, mais aussi suffisamment souples pour être pliés sans se casser.

✪ Ficelle ou raphia

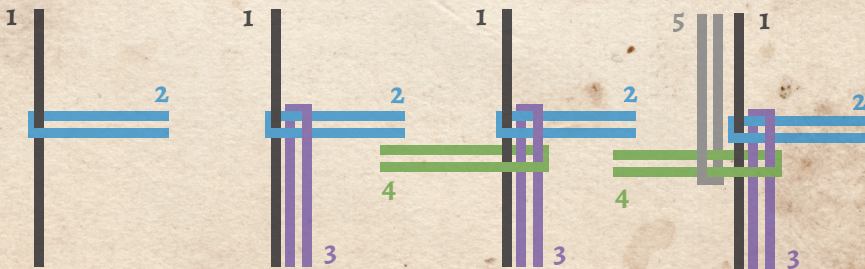
✪ Ciseaux

Étape 1 : Idéalement, allez récolter vous-même quelques joncs ou roseaux le 31 janvier. Pour tresser la croix, prenez un brin et pliez un deuxième brin sur le premier en le maintenant au milieu de la tige. Si les brins tendent à se casser, faites-les tremper dans de l'eau tiède.

Étape 2 : Pliez ensuite le troisième brin sur le deuxième, puis le quatrième brin sur le troisième. Puis le cinquième sur le quatrième, etc., et ainsi de suite en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre (voir schéma ci-dessous).

Étape 3 : Nouez les quatre extrémités avec du raphia et égalisez le tout avec les ciseaux.

Étape 4 : Suspendez votre croix au-dessus de votre porte d'entrée le 1^{er} février en priant Brigid/sainte Brigitte de protéger votre foyer. Maintenez-la en place jusqu'à Imbolc prochain où vous en confectionnerez une nouvelle et où vous brûlerez l'ancienne.



Le manteau de Brigid

L'une de mes traditions préférées d'Imbolc est celle du manteau de Brigid. Jadis, en cette nuit sacrée, on déposait un morceau de tissu sur un buisson afin que la déesse Brigid le bénisse. Ce morceau d'étoffe, généralement blanc, devenait alors un talisman précieux, apportant protection, voire guérison, à quiconque le revêtait. Pourquoi ne pas réintroduire cette belle coutume dans nos vies ?

Dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, choisissez un morceau de tissu blanc – une étoffe naturelle comme du lin ou du coton – que vous consacrerez désormais exclusivement à cet usage. Déposez-le à l'extérieur, sur un buisson, une branche d'arbre ou même le rebord d'une fenêtre, si vous ne disposez pas d'un jardin, et formulez une prière pour appeler la déesse à venir bénir votre *brat Bhride*. Au matin, récupérez-le avec gratitude : il est désormais chargé de la bénédiction de Brigid.

Tout au long de l'année, ce manteau pourra être utilisé comme un tissu de réconfort : porté lorsque vous êtes malade, glissé sous l'oreiller pour favoriser une meilleure récupération lors d'une convalescence, ou encore placé sur le ventre d'une femme enceinte pour lui apporter, ainsi qu'à son bébé, sa protection bienveillante.

